JOHN OSBORNE

L'AMUSEUR

(The Entertainer)

Version française de
Michel Averlant

Répertoire Britannique

EDITIONS DU BRIGADIER

À la fin des années 50, dans une station balnéaire anglaise oubliée de tous et alors que le music-hall traditionnel commence à battre de l'aile, Archie Rice, « l'amuseur », continue à déverser sur un public clairsemé ses plaisanteries de mauvais goût, et cherche des expédients pour se relancer. Comme lui, les membres de sa famille se heurtent à l'écart entre la vie qu'ils auraient rêvée et celle qui leur est accessible, compte tenu de leur condition sociale et de leurs capacités. Chacun y réagit avec sa personnalité, mais régulièrement, leurs frustrations s'entrechoquent et ils se blessent, en dépit parfois d'un attachement réel. Tous seront, à un moment donné, confrontés à la vérité sur eux-mêmes.

The Entertainer, publiée ici pour la première fois en français, a été créée en 1957 à Londres par Laurence Olivier, fasciné par le rôle d'Archie. Tony Richardson, qui avait mis en scène la création londonienne, a ensuite réalisé le film du même nom, toujours avec Laurence Olivier dans le rôle-titre. Ce dernier considérait le rôle d'Archie comme son plus grand rôle, « après Hamlet. »

John Osborne (1929-1994) a révolutionné le théâtre britannique du jour au lendemain, à l'âge de 27 ans, avec sa pièce Jeune Homme en Colère *(également publiée aux Editions du Brigadier.) Par cet acte littéraire, il initia le mouvement des « Angry Young Men », pour lesquels le langage n'est plus policé et « théâtral », mais au contraire brut et brutal, ancré dans le réel.*

Prix : 14,50 €
ISBN : 978-2-494702-04-2

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Archie Rice

Phoebe Rice, son épouse

Billy Rice, son père

Jean Rice, sa fille d'un premier mariage

Frank Rice, son fils

William Rice (Oncle Bill), son frère

Graham Dodd, fiancé de Jean

Britannia

La pièce a été créée en France en 2007 au Théâtre Dijon Bourgogne dans une mise en scène d'Irène Bonnaud sous le titre MUSIC-HALL 56

Note de l'auteur

Le music-hall est en train de mourir et, avec lui, une part importante de l'Angleterre. C'est un peu du cœur de l'Angleterre qui s'en va ; quelque chose qui appartenait autrefois à tout le monde, car il s'agissait vraiment d'un art populaire. En écrivant cette pièce, je n'ai pas utilisé certaines techniques du music-hall pour faire des effets, mais parce que je suis convaincu qu'elles peuvent résoudre certains des problèmes éternels de temps et d'espace auxquels est confronté le dramaturge , et aussi parce qu'elles sont pertinentes pour l'histoire et le décor. Non seulement cet art a ses propres traditions, ses propres conventions et symboles, sa propre mystique, mais il permet de passer outre les limites d'une mise en scène dite naturaliste. Il permet un contact immédiat, vital et direct avec le public.

ACTE 1

Numéro 1

Au fond, une gaze. Derrière, on aperçoit une partie de la ville et l'amorce d'un escalier montant des étages inférieurs. Devant, des châssis à hauteur de genou et l'encadrement d'une porte figurent un mur. Divers rideaux peuvent être disposés pour délimiter l'espace occupé par les comédiens au cours des différentes scènes. Également une toile de fond banale, usée jusqu'à la trame, et des rideaux à l'italienne. Il y a deux portes à l'avant-scène, l'une à droite, l'autre à gauche. L'éclairage est tel qu'on peut s'attendre à le trouver dans le théâtre d'une petite ville de province : tantôt le plateau entier est plongé dans une lumière brutale, dure et crue, tantôt on n'utilise qu'un simple projecteur de poursuite. Les scènes à la maison et les intermèdes de music-hall doivent, en fait, être éclairés comme s'ils n'étaient chaque fois qu'un nouveau numéro « de la revue ». Le mobilier et les accessoires sont aussi rudimentaires que s'ils étaient prévus pour un sketch. De chaque côté du proscenium est placé un cadran sur lequel un chiffre lumineux - le chiffre correspondant au « numéro » en cours - apparaît à mesure que le programme se déroule.

Musique. La plus récente, la plus bruyante, la pire. Un rideau de scène en gaze. Sur le rideau, de plantureuses femmes nues agitent des éventails bariolés et lèvent allégrement la jambe. En travers, et en lettres énormes, on lit : « ROCK-AND-ROLL NU-LOOK ! »

Derrière la gaze du fond, la lumière révèle un vieil homme. Il traverse la scène en direction de la droite. Arrivé au centre, il marque un temps et lève les yeux. On entend des cris et des glapissements. Les vociférations d'une femme qui essaie de séparer deux hommes — peut-être son fils et son amant : « Oh, lâche-le ! Arrête ! Oh, non ! Non, ne fais pas ça ! Non, je t'en prie ! ARRETE ! LÂCHE-LE ! » *Le vieil homme sort par la droite, réapparaît par la gauche et marche vers le centre. On entend tomber quelque chose, puis le bruit d'une grêle de coups. Le vieil homme marque un nouveau temps d'arrêt, puis reprend sa marche. La femme glapit de plus en plus fort. Le vieil homme s'arrête encore une fois, revient sur ses pas et crie par-dessus la rampe d'escalier :* « Ça ne vous ennuierait pas de faire un peu moins de bruit, là en bas ? » *Il marque un temps puis, ne constatant aucun résultat, insiste :* « Est-ce que vous allez avoir la bonté d'arrêter tout ce bruit ? » *Il parvient à conserver*

un ton digne, mais il possède une voix puissante et le vacarme s'arrête pendant un instant. Il hoche la tête et se remet en marche. Soudain, une voix braille : « Et toi, tu peux pas la fermer, ta grande gueule ? Pauv' vieux connard ! » *Un sanglot de femme coupe la fin de la phrase. Le vieil homme hésite, revient sur ses pas, se penche dans l'escalier et s'inquiète :* « Vous n'avez pas de mal, madame M ... ? » *Sa voix est couverte par une voix d'homme, hachée et furibonde. Une porte claque et le bruit est un peu étouffé. Les sanglots montent toujours mais la situation semble s'améliorer. Le vieil homme regagne le centre et entre en scène par la porte du fond.*

Billy Rice est un homme de soixante-dix ans passés, tiré à quatre épingles. Il est très attentif à son physique qui lui a valu la satisfaction de s'entendre qualifier toute sa vie de « bel homme ».

Il est mince, bien bâti et se tient droit comme un i. Le soin maniaque qu'il met à être toujours impeccable lui apporte sans doute ce bien-être dont il rayonne. Ses cheveux gris, entretenus par un vigoureux brossage quotidien, sont drus et soyeux. Ses souliers vernis à bout pointu ont déjà probablement vingt-cinq ans de service. Ses vêtements aussi, mais ils sont méticuleusement repassés et toujours élégants. Sa chaîne de montre brille. Sous sa cravate noire au petit nœud serré, une épingle maintient les pointes de son col. Son chapeau mou, de couleur marron, est à peine incliné sur le côté. Quand il parle, c'est avec une élégante diction surannée, aussi éloignée du ton snob que du ton argotique, mais qui n'est non plus, ni complètement aristocratique, ni tout à fait démodée. A vrai dire, ce n'est pas l'accent d'une classe, mais d'une époque. On ne l'entend plus très souvent de nos jours.

Lever du rideau de scène en gaze. Le meublé des Rice.

Billy s'avance jusqu'au centre, pose sur la table un journal plié, deux bouteilles de bière et un télégramme fermé sur l'adresse duquel il jette un coup d'œil rapide. Il se dirige ensuite vers la porte d'avant-scène droite et sort en chantant d'une voix profonde mais joyeuse.

Il est un roc séculaire,

Que Dieu pour mon cœur lassé...

Il réapparaît en bras de chemise et enfile par-dessus son gilet une veste de gros tricot.

Mon rocher, ma forteresse,

Mon asile protecteur,

Mon recours dans la détresse...

Sans cesser de chanter, il s'assied, se verse un verre de bière et se met à défaire ses souliers. Il se relève, les enveloppe dans du papier de soie et les range dans une boite qu'il va déposer au fond. En bas, le vacarme a recommencé. Il boit un peu de bière, sort une lime à ongles et, toujours debout, entreprend de se curer les ongles avec beaucoup d'adresse et passablement d'affectation. C'est un peu le geste du dandy qui, d'une chiquenaude, chasse l'éternel grain de poussière imaginaire. Un hurlement parvient d'en bas. Billy s'exprime d'un ton solennel, en homme qui a mûrement réfléchi à la question.

Billy. — Ces foutus Polonais — Valent pas plus cher que les Irlandais ! *(Il s'assied et enfile ses chaussons - de très élégants chaussons de tapisserie. On entend sonner, en bas, à la porte d'entrée. Il sort ses lunettes de leur étui et les met.)* Je n'ai jamais pu encaisser cette racaille.

Il déplie son journal. La sonnette retentit toujours. Il a l'air agacé, mais il a étendu ses jambes et il est trop bien installé pour bouger. Il chante gaiement, comme pour couvrir le bruit de la sonnette.

Mon Dieu, plus près de toi,

Plus près de toi !

Il s'interrompt, tend l'oreille, puis reprend.

Alors que la souffrance

Fait son œuvre en silence...

Il prend son journal et l'examine avec attention.

Pèlerin, bon courage !

Ton chant brave l'orage.

Mon Dieu, plus près de toi,

Plus près de toi !

Il pose le journal. On entend toujours la sonnerie. Se levant brusquement.

BILLY. — Pourquoi est-ce qu'ils ne vont pas ouvrir cette foutue porte ? *(Il se rassied à moitié, les bras sur les accoudoirs du fauteuil. Il est peu désireux d'intervenir, mais prêt à le faire si c'est indispensable.)* Je me demande vraiment ce qu'on attend pour boucler tous ces métèques. *(Il semble qu'après tout il n'aura pas à se déranger : on n'entend plus la sonnette. Il se laisse aller contre le dossier avec une satisfaction béate.)* Des gens crasseux. Un tas de pouilleux. *(Il reprend son journal.)* Pauvre Angleterre — Pas étonnant que ça aille de plus en plus mal. *(Il pose brutalement son journal.)* Allons, bon ! Il y a un courant d'air, maintenant ! *(Il se lève, va jusqu'à la porte, l'ouvre et passe la tête au dehors.)* Je parie qu'ils n'ont pas refermé la porte d'entrée. Bande de culs-terreux, va ! *(Il referme, prend une carpette et la cale contre la rainure de la porte.)* Ils sont nés sur leur fumier. Des animaux. *(Il regagne son fauteuil et s'assied.)* De vrais animaux. Des animaux même pas dressés. *(Il se réinstalle. Une jeune fille apparaît tout au fond, par la gauche. C'est Jean. Billy se reverse un peu de bière. La jeune fille frappe à la porte. Il tend l'oreille.)* Qui est là ? *(La jeune fille frappe de nouveau.)* Qui est là ? Pas moyen d'avoir la paix deux secondes, dans cette saloperie de baraque.

JEAN. — C'est toi, grand-père ?

BILLY. — Quoi ?

JEAN. — C'est Jean.

BILLY, *se levant.* — C'est qui ?

JEAN. — C'est moi — Jean.

BILLY, *va à la porte et se plante devant.* — Même pas moyen de lire son journal tranquille. Qui ?

JEAN. — Ta petite-fille.

Jean essaie d'ouvrir la porte mais le tapis l'en empêche.

BILLY. — Une minute ! Une minute ! Y a pas le feu !

Il se baisse.

JEAN. — Pardon.